

Megalopolis

Allais-je devoir vivre dans cette cité pour le restant des mes jours ? Telle était la question que je ne cessais de me poser — pernicious leitmotiv de dérélition — quotidiennement. Et, lorsque j'envisageais une réponse affirmative, tout mon corps en frissonnait de dégoût et de glacial désespoir. Quel était ce territoire insane où l'existence pouvait devenir une torture de tous les instants ? Leurs carrefours, leurs ronds-points, leurs nœuds routiers et leurs grands boulevards (qu'« enjolivaient » des « espaces fleuris » étiolés, rabougris ; des films publicitaires continus sur écrans plasma géants ou de colossales et grotesques sculptures de *plasticiens*) n'étaient qu'un perpétuel et nauséabond tohu-bohu ; un horrifiant et infernal tintamarre de chars légers et moyens, de camions remorques et semi-remorques, d'autocars et d'autobus, de mobil-homes, de camionnettes, d'automobiles, de vélomoteurs, de motocyclettes, de scooters et de quads où chaque engin de transport rivalisait de hargne pour le moindre gain d'espace et se disputait la palme de la pétarade la plus bruyante, du freinage le plus strident, du

SATANACHIAS

démarrage le plus vrombissant. Leurs rues laides et immondes (*immondes* dans toute l'acception du terme) exsudaient de la crasse, de la suie, de l'huile moteur, des mucosités et du graillon ; baignaient dans l'urine, le gazole, l'essence, les crachats et le sang ; débordaient de déjections canines et de déchets d'origine humaine (chewing-gums ou canettes en aluminium aplatis à même l'asphalte visqueux, innombrables éclats de verre et mouchoirs en cellulose souillés, reliefs de sandwiches plasmatiques, préservatifs féminins ou masculins gluants, couches-culottes urineuses plâtrées de matières fécales...) — et chaque fois que vous deviez emprunter quelque pestilentielle et sordide ruelle du centre-ville, des individus de sexe masculin de tous âges (du gamin au géronte) à l'allure furtive et sournoise ne manquaient pas de vous frôler d'une façon intentionnelle, les yeux remplis d'une huileuse interrogation. Il exhalait d'eux comme une sorte d'uranisme latent ou refoulé qui, au contraire d'une inversion sexuelle qui se fût plus ou moins assumée, voire affichée sans vergogne, provoquait une répulsion se doublant d'une colère contenue. Beaucoup d'hommes et de jeunes hommes (de l'adolescent au quadragénaire) au regard agressif et haineux vous fixaient de telle manière que naissait spontanément en vous une haine bien plus profonde et

MEGALOPOLIS

inextinguible que la leur, et qu'un prurit de massacre, des rêves de carnage, une folle envie de cogner à mort leurs gueules hargneuses de chiens rabiques, vous démangeaient longtemps jusqu'au fin fond de l'âme. Leurs femmes — leurs femmes vulgaires ou grisâtres — n'étaient jamais belles, jamais mignonnes, jamais charmantes ; mais toujours à la limite de l'obésité malade, la peau boutonneuse ou chargée de fond de teint ; ou de l'anorexie, avec des contours de squelette et des figures jaunâtres d'acariâtres (outre celles, de plus en plus nombreuses à mesure que les opérations de chirurgie esthétique se « démocratisaient », qui portaient sous la peau surtendue de leurs lèvres, de leurs seins ou de leurs fesses quelques kilos de silicone élastomère, et dont le visage avait subi plusieurs liftings poussés à l'extrême, le tout les rendant vaguement analogues à des ballons de baudruche à faciès mongoloïde de bande dessinée ; il était d'autre part patent que toutes ces femmes possédaient autant de « sex-appeal » que des bouées de plage pour enfants). Elles me jetaient également toutes des regards mauvais, je ne savais pour quelle raison — des regards même plus mauvais que ceux de leurs mâles qui pour la plupart s'habillaient très « tendance », c'est-à-dire à la façon des proxénètes afro-américains, russes ou chinois des années 1980-2010. Et chaque fois que

SATANACHIAS

je m'efforçais d'observer leurs visages ou leurs corps avec calme et impartialité, toute idée de sexe ou d'amour, voire de simple sympathie, semblait devoir me quitter sans retour. Leurs infects et dégoûtants cabots (qu'ils aimaient, qu'ils adoraient au-delà de toute imagination en outrepassant largement les bornes de la mignardise, du morbide et de l'obscénité) — leurs cabots galeux et croûteux, du bichon au caniche, du pékinois au yorkshire — jappaient et hurlaient à longueur de temps, et ce jour et nuit. Nul pourtant ne s'en irritait de quelque façon que ce fût ; et lorsque ces sales bêtes tournicotaient, avec des tressaillements et des tortillements à vous soulever le cœur, autour de vos mollets dans l'intention manifeste de vous mordre, puis de s'enfuir en toute hâte, vous ne pouviez manquer de percevoir dans leurs yeux arachnéens comme une sorte d'intelligence diabolique. Et c'était un supplice supplémentaire que de devoir s'abstenir d'éloigner de soi ce genre de cancrelats poilus — ces abjectes protubérances aboyeuses, baveuses et puantes — au moyen de vigoureux coups de pied : dans la mégaloopole, toute atteinte à l'intégrité physique des chiens était sévèrement réprimée, il n'en fallait pas douter un instant.

Autour de moi tout n'était que bruit, puanteur et

MEGALOPOLIS

saleté. J'avais la peu agréable impression (mais pouvait-on encore parler d'« impression » ?) de marcher par moments sur des entrelacs d'excréments ou dans des flaques d'urine, ou, bien pire, sur des sortes de greffons couineurs et lanugineux ou des coagulums de lochies ou d'ichors. Machinalement je tâchais de respirer le moins possible (ce qui ne m'était pas trop difficile à faire, allez ! puisque depuis des lustres j'étais pris d'une espèce d'enchifrènement ininterrompu à cause de la pollution atmosphérique mondiale) l'air plus que vicié — et parfois quasi palpable, avec sa couleur orangée et verdâtre tour à tour — de cet endroit maudit. Pourquoi leur ciel était-il si souvent parcouru par des bandes de percnoptères, de gypaètes, de vautours moines criards ou de corbeaux au croassement de funèbre augure ? Pourquoi de gigantesques essaims de mouches à viande et à merde occultaient-ils par intervalles ce ciel qui n'était jamais d'azur ou nuageux, mais toujours oscillant entre une coloration vert-de-grisée ou brune, ou, dans les « meilleures conditions », citrine ou violine ? Non, jamais de pluies rafraîchissantes, d'averses salubres, par ici. Jamais d'orages ou de bruines. Été comme hiver, printemps comme automne, l'on devait endurer de manière continuelle un soleil de poix bouillante — tellement porté à l'incandescence qu'on ne voyait

SATANACHIAS

plus qu'à de rares moments sa sempiternelle couleur jaune — qui dardait sur vous de massifs rayons blancs capables de transformer votre épiderme en un vaste champ vermillon de cloques énormes pour peu que vous osiez l'affronter peau nue plus de quelques minutes. Cependant cela ne dissuadait en aucune façon tous ces gens de vouloir se « dorer » au soleil du matin au soir ! Ces gens qui n'avaient cure de ne pas connaître les horizons incitatifs ou lénitifs de la mer et son air vivifiant, ou la pure froideur doublée d'une luminosité cristalline de la haute montagne, ou la radieuse tranquillité des vertes campagnes..., pourvu qu'ils pussent profiter jour après jour d'une chaleur excessive ; de ces chaleurs suffocantes, anémiantes et énervantes qui leur agréaient sans réserve — d'autant plus qu'elles s'accompagnaient couramment de grandes manifestations culturelles (ou, bien sûr, *multiculturelles*) « conviviales » et « festives » où, dans un brouhaha de cité de démons, un tumulte de fin du monde tutoyant la démence la plus absolue, ils pouvaient s'assembler par millions, tels des termites dans une termitière ou des levures sur du bois pourrissant, dans le but premier, finalement, de jouir de leurs propres odeurs corporelles, de leur frénésie démultipliée, et de leurs incessants braillements d'allégresse.

MEGALOPOLIS

Bien des fois, lorsque j'essayais d'échapper à ce climat torride en me réfugiant à l'ombre d'un platane valétudinaire ou d'un pin égroissant, je voyais sourdre de ces arbres, comme si elles eussent surgi du néant, des colonnes de fourmis tisserandes de Sumatra ou de chenilles processionnaires de Jordanie, ainsi que des concentrations de mantes religieuses noires ou d'aoûtats velus et disproportionnés. Alors je reprenais mon inutile errance au long de la voie publique, puisqu'il m'était formellement impossible de me terrer la journée durant dans mon studio HLM — studio qui n'était rien d'autre qu'une insupportable étuve ; un hammam mortifère à la température tropicale où vous n'auriez pu survivre plus de trois jours d'affilée sans passer plusieurs demi-heures par jour sous une douche froide. Sans compter que l'appartement, vétuste au plus haut point, se trouvait infesté de cancrelats, de punaises de lit, de fourmis noires et de lépismes, outre les habituels moucheron, moustiques, scolopendres et faucheux (les relativement « sympathiques » faucheux, par comparaison avec les animaux de la même classe), tous ces arthropodes s'introduisant chez moi au moyen des bouches d'aération ou par les vidanges des installations sanitaires. Non, rester « chez soi » (avec le vacarme infernal que produisaient les bandes de dealers et de

SATANACHIAS

toxicomanes qui squattaient en permanence les caves et le hall de ma tour HLM, de même que l'ascenseur ordinairement en panne et la cage d'escalier) s'avérait bien pire que de devoir déambuler sans trêve dans le sein de l'angoissante mégalopole. Il n'était même plus question de parler de dilemme pour ce choix-là, mais bien d'alternative — tout était préférable à cette tour HLM. Bien entendu je souhaitais ardemment fuir le plus loin possible de la cité, mais ce départ était peu envisageable à brève échéance vu que l'aumône mensuelle que m'octroyait le « Pôle Social » du « Conseil Interrégional » se trouvait presque engloutie par le loyer exorbitant de mon taudis. Mais à la vérité, la raison principale pour laquelle je n'envisageais pas de m'enfuir à l'heure actuelle, c'était que mon énergie vitale et ma volonté apparaissaient comme anesthésiées, ou plutôt sapées, par les conditions climatiques et l'hystérie urbaine environnante. Jour près jour, avachi, usé, hâve, las au-delà de toute lassitude, je subissais avec une impardonnable veulerie la laideur ambiante et l'atmosphère débilitante de la cité maudite. C'était comme si mon cerveau se liquéfiait graduellement à l'intérieur de ma boîte crânienne ; comme si ma peau ne recouvrait plus qu'un misérable tas d'os sans muscles ni tendons compte tenu du peu de nourriture substantielle que

MEGALOPOLIS

je pouvais avaler au quotidien, les denrées réellement nutritives demeurant inabordables pour les individus tels que moi (totalement inaptes à travailler comme un forçat pour un salaire de misère ou à trafiquer en « professionnel » avec l'épée de Damoclès du « règlement de compte » ou de l'infra-univers carcéral suspendue à tout moment au-dessus de la tête). Outre le fait que je ne pouvais me résoudre à me nourrir tous les jours des produits-OGM de masse de l'industrie agroalimentaire (qu'on destinait avant tout aux classes pauvres et pseudo-moyennes), lesquels faisaient exploser, entre autres incidences nocives, les statistiques de l'obésité, du diabète, des cancers, ou des maladies cardiovasculaires et auto-immunes, pour le plus grand profit des médecins généralistes ou spécialistes qui, tous à la solde (de gré ou de force) des lobbys pharmaceutiques, profitaient des consultations — payées très chères et rubis sur l'ongle — pour empoisonner davantage encore les malades à l'aide de médicaments « à la pointe de l'innovation » aux effets secondaires toujours plus destructifs, qui, pour comble d'ironie, s'avéraient coûteux à proportion de leur nocivité pour l'utilisateur. Tout cela n'évoluerait pas de sitôt car la majeure partie de la population de la mégalopole avait pris goût de façon définitive aux produits de consommation courante extrêmement sucrés, salés,

SATANACHIAS

gras — et toujours très agréables aux papilles gustatives puisque là était la puissance du mal, ce que savaient fort bien les multinationales.

La cité conservait encore divers squares et jardins publics dont la saleté n'était pas trop repoussante, mais il ne fallait pas compter s'y abriter quelques heures, voire quelques minutes, en vue de se rasséréner de façon temporaire tant ils grouillaient de vermine. Où que vous posiez le pied, aussitôt vous sentiez craquer la carapace chitineuse de poux gros comme le poing d'un enfant en bas âge, ou le giclement laiteux de lentes aussi volumineuses que des escargots. Et s'il était relativement admissible que d'énormes puces sautassent sur vous à tout instant pour vous piquer puis sucer votre sang, quoi de plus pétrifiant, lorsque vous croyiez avoir déniché un asile plus confortable sous l'ombrage d'un boqueteau, que de vous voir presque aussitôt recouvert d'un hideux poncho d'araignées virides — cette espèce vorace naguère apparue (pourvue de six paires de pattes au lieu de quatre) étant connue pour être parfois friande de chair animale. Si quelques grands arbres, parmi lesquels subsistaient de rares chênes, ormes ou bouleaux, se trouvaient encore présents dans ces « espaces verts », ils n'en étaient pas moins sérieusement malades, dépérissant peu à peu sous la masse des

MEGALOPOLIS

insectes parasites qui leur pompaient la sève ou rongeaient leurs bourgeons et leurs feuilles. Eussiez-vous eu la malencontreuse idée de vouloir creuser la terre poisseuse de ces lieux de vos propres mains afin de pouvoir vous reposer un long laps de temps dans la couche d'humus toujours assez humide que vous auriez été mordu, grignoté, voire colonisé d'une manière insidieuse, par les innombrables annélides, cloportes, fourmis rousses, nématodes, et scutigères aux grandes antennes et aux multiples paires de longues et fines pattes dégoûtamment frétilantes, qui s'engraissaient de ces sols malsains. Souvent j'avais dirigé mes pas, à bout de nerfs et comme dans un état second à cheval sur le rêve éveillé et l'euphorie de l'insouciance, vers les lisières de la mégalopole dans l'intention de raviver en moi l'espérance d'un départ prochain, et même, quelquefois, essayé d'en franchir les limites pour toujours. Mais chaque fois que j'atteignais les confins de la cité des pitbulls, des mastiffs et des rottweilers d'un volume inouï me signifiaient, avec force grondements et regards de haine humanoïdes, que m'aventurer plus loin me serait fatal.

Jamais je n'avais connu une solitude aussi totale — se renforçant par surcroît bien souvent d'une humeur noire à crever de tristesse ou de haine —

SATANACHIAS

et cependant cette solitude était un trésor à la valeur inestimable en comparaison de ce que je ressentais en côtoyant les habitants de la cité. Dès que je les observais avec un peu plus d'attention que d'ordinaire, j'éprouvais l'irrépressible sensation que ce n'était pas des êtres humains qui vaguaient ou s'affairaient devant moi, mais bien d'épouvantables automates biotechnologiques, car il se dégagait de leurs déplacements tous azimuts, de leurs discussions étourdissantes et gesticulantes, comme de leur turbide affairément, quelque chose de factice, et, à bien y réfléchir, de subtilement inhumain. Mais pouvais-je me permettre de nourrir de telles pensées alors que j'étais peut-être exilé sans retour... ? Non, il ne fallait surtout pas que je voie des lueurs de malignité canine ou simiesque s'allumer dans leurs yeux (qui étaient bien des *yeux* et non un gel colloïdal quelconque issu de la biochimie industrielle) ; surtout pas que leur langue me rappelât à l'occasion (spécialement aux heures matinales) la limace rouge ou le ver néréis ; et, non, il ne fallait absolument pas que j'imagine voir ramper ou suinter hors de leurs narines ou de leurs oreilles des processions d'acariens prunâtres ou des fourmillements larvaires. Mais pour quelle obscure et terrible raison tous ces gens me faisaient-ils songer chaque jour davantage à des chiens, des singes, des robots androïdes — ou, pour être plus

MEGALOPOLIS

concret, à une seule et unique exponentielle excroissance issue de quelque plasma mimoïde... ? Il fallait que je me reprenne ; que je m'abstienne de laisser vagabonder ma dangereuse imagination (puisque ce ne pouvait être que mon imagination, la cause de ces étranges visions ?) qui n'avait de cesse qu'elle ne me jouât de mauvais tours. Tenir bon ; il fallait que je tienne jusqu'à la délivrance, cette délivrance dût-elle être lointaine ! Néanmoins il était fort malaisé de résister à la surexcitation générale qui allait s'accroissant ; à cette hystérie collective qui, telle un rouleau compresseur psychique ou un bombardement d'images télévisuel, vous acculait au bord de la faillite mentale à mesure que le temps passait. Tous ces gens n'étaient-ils venus au monde que dans le seul but de contrefaire les fourmilières ou les blattes domestiques ? Leur éréthisme constant ne laissait pas de m'étourdir, voire de m'abrutir, et paralysait chez moi toute velléité de réflexion approfondie — m'engluait dans un bombillement de confusion et de délire qui me clouait sur place. Et toute cette insane agitation, cette cohue de tous les instants, pour quoi au final ? Dans l'unique but d'accumuler des marchandises aussi inutiles qu'onéreuses à l'obsolescence rigoureusement programmée et faire montre d'accoutrements « à la mode » et de parures « de luxe » en général tape-à-l'œil (avec des

SATANACHIAS

vêtements, de la maroquinerie ou des bijoux « de marque » qui, relativement à la majeure partie de la population, n'étaient bien sûr que d'habiles contrefaçons — du toc en provenance des puissantes industries maffieuses). Puisque c'était là le moyen le plus courant, en cette époque racoleuse et en trompe-l'œil où tout n'était que simulation, effervescence et délitescence, d'avoir l'air de se distinguer d'une myriade d'individus en vérité on ne peut plus semblables dans la mesure où il était entendu de manière implicite que *tout le monde* (avec naturellement les diversifications artificielles propres aux besoins de l'économie capitaliste et de l'amour-propre humain) devait se vêtir pareillement, se comporter pareillement, penser pareillement — et même (suprême et inédite abomination à quoi était parvenu en seulement *quelques décennies* le précisément infernal *système* ultralibéral en créant sciemment l'abject modèle de *l'homo consummator*), *rêver pareillement*.

Vis-à-vis de mes « concitoyens » je balançais sans cesse entre le dégoût et le mépris. Mais était-il judicieux de me prévaloir de tels sentiments ? Ne devenais-je pas moi-même le plus dégoûtant et le plus méprisable d'entre tous, incapable que j'étais d'inverser le cours des choses en déguerpissant de la mégalo-pole ? Pourquoi n'osais-je plus croiser

MEGALOPOLIS

mon regard dans la glace, lorsque je me rasais ? Ou même dans le miroir atténué d'une vitrine quelconque ? Avais-je donc si peur de contempler aujourd'hui ma propre image — odieuse caricature de celui que j'étais autrefois (quoique cet « autrefois » se fût avéré bien peu reluisant à l'image de tout ce qu'avait produit le déplorable déroulement de mon existence, à la vérité) ? Je me sentais pris au piège de la cité tel un rat — et n'était-ce pas à un rat, moi aussi, que je ressemblais chaque jour davantage ? Un rat pris dans les rets de l'affolement, du désarroi et d'une stérile exaspération. Comme je me haïssais — d'une haine mêlée de frustration — de n'avoir pas su obvier à la pernicieuse trajectoire qui avait abouti à mon échouage dans la cité maudite ! Comme je me méprisais — d'un mépris bien plus aigu que celui que je ressentais à l'égard d'autrui — de ne pas savoir trouver la force de m'enfuir de la mégalopole démente ! Je n'étais plus que marasme, indécision et lâcheté ; un monstre de fainéantise et d'aboulie impuissant à rien faire de concret, ne fût-ce que de se nourrir d'une manière convenable. Dès lors ne méritais-je point ma condamnation et l'ire de la mauvaise fortune ? Ne méritais-je point de subir la damnation de la mégalopole, et de devenir moi-même l'une de ces innombrables épaves imbibées au dernier degré de drogues et

SATANACHIAS

d'alcools ? Du moment que je n'avais même plus la volonté réelle de me battre — d'avoir recours aux derniers restes de mon énergie vitale — pour vider ces lieux, n'étais-je pas identique à tous ces gens invariablement abrutis de chaleur, de bruit et de divers produits toxiques ? Comment avais-je pu me résigner à vivre dans un endroit où, la nuit (mais n'était-il pas inapproprié depuis longtemps d'employer le mot « nuit », avec toutes ces illuminations « artistiques » et ces éclairages urbains qui repoussaient toujours plus loin la noirceur cosmique ?), l'on ne pouvait même plus discerner les étoiles et la Lune, tellement les cieux, que polluaient à l'extrême des gaz délétères, tournaient à une sorte de brouillard moutarde ou rubigineux porteur de létales fluorescences ? Comment avais-je pu accepter de n'avoir plus pour horizon que de gigantesques et affreuses constructions de béton, de métal et de verre noircies de crasse et de suie ? de n'avoir plus pour horizon que des complexes agro-alimentaires, des centres commerciaux et des barres ou des tours HLM souillées de graffitis obscènes et de tags grossiers ? des multiplexes de loisirs, des « espaces culturels » et des monuments publics ou privés aux répulsives et risibles architectures « avant-gardistes »... ? Reverrais-je jamais l'azur, la mer ou la montagne ? les collines, les nuages et les vallées ? Reverrais-je

MEGALOPOLIS

jamais des gouttes de pluie, un soleil bienfaisant et des flocons de neige ? les enchantements de l'automne et les verdissements du printemps... ? Étais-je condamné d'une manière irrémédiable à subir ce perpétuel été caniculaire à l'insoutenable humidité de zone intertropicale qui me liquorisait la cervelle et m'encollait la peau de façon continue ? Qui, tel un émollient invasif et imperceptiblement dénaturé, m'avachissait dans la moiteur mélassigène de mon propre corps et ne m'accordait pour toute consolation — quelle piètre consolation ! — que des demi-sommeils emplis de phénomènes hypnagogiques et oniroïdes qui me terrassaient bien davantage, au bout du compte, que de véritables nuits blanches. Des demi-sommeils d'agonie qui me prenaient couramment en plein milieu de l'après-midi, au plus fort des chaleurs, et me roulaient longtemps, si longtemps, dedans des vagues pâteuses d'hallucinations visuelles, auditives et cénesthésiques ; des flots poisseux de cauchemars inavouables dansant une infernale sarabande autour de mon esprit oppressé tandis que maints cafards et moustiques, de même que maintes fourmis, punaises et araignées, me rampaient sur le corps, et, souvent, pompaient mon sang. Si j'endurais encore durant des mois ces journées où le bleu du ciel avait disparu au profit de couleurs louches et tourbeuses, ces nuits où des

SATANACHIAS

phosphorescences radioactives supplantaient de façon inéluctable le rayonnement des astres, ne basculerais-je point dans une espèce de demi-folie ? Déjà il m'arrivait d'entrevoir à l'occasion, lorsque je divaguais dans les ruelles et les rues les plus ombreuses de la cité, de longs myriapodes rouges aux yeux pédicellés, d'étranges arachnides épineux ou duveteux au déplacement latéral de crabe, ou encore de gros lézards cœlomiques d'un bleu profond pourvus d'une hideuse tête fongiforme, fourmillant, rampant ou glissant sur les murs. Et j'avais parfois la nette impression de piétiner par inattention des sortes de limules ultraplates, qui, pour lors, sifflaient de douleur et de rage. Certaines fois, tout ce que je touchais semblait avoir pris une texture gluante, comme si toute la matière de la mégalopole eût été enduite, et comme vernissée, d'une épaisse couche de pus ou de morve ; d'autres fois, tout ce que j'ingérais dans ces immenses fast-foods engorgés de foules goulues et criardes (à dessein de ne pas dépérir, faute d'une alimentation en quantité suffisante) me paraissait avoir pris un goût de viande avariée, d'œuf pourri ou de fromage moisi.

Quand un individu me fixait du regard d'une certaine façon, si commune aux habitants de la cité, j'avais le pressant désir de lui loger une balle

MEGALOPOLIS

dans la tête, ou, à m'exprimer de façon plus réaliste, de lui percer le cœur au moyen du couteau à cran d'arrêt que je portais en permanence dans mes poches (outre mon vieux coup-de-poing américain). Ce qui était la moindre des protections, hélas ! eu égard à la criminalité galopante qui n'épargnait personne dans la cité, pas même les richissimes ordures qui en contrôlaient l'économie et les flux financiers (y compris, fût-ce seulement en partie, l'économie et les flux financiers souterrains). Quand un homme m'effleurait ou me bousculait comme par mégarde, les poils de mes avant-bras se hérissaient de dégoût et ma figure se crispait de rage — cette rage que je devais refréner d'une manière impérative (sous peine de finir ma vie, moi aussi, dans les gigantesques prisons d'État de la cité, parmi les criminels et les psychopathes les plus endurcis de la région) et qui, en conséquence, se retournait neuf fois sur dix contre moi puisque à chaque décharge trop brutale d'adrénaline correspondaient de violentes crampes d'estomac qui, me tordant de douleur, me forçaient à m'allonger n'importe où sur le sol et, une fois le gros de la crise passé, à pratiquer durant longtemps une ample et régulière respiration ventrale afin d'amoinrir les contractions stomacales. D'ailleurs, même les individus de sexe féminin me faisaient frissonner de dégoût lorsque je touchais par

SATANACHIAS

inadvertance leur chair fade en patientant auprès d'elles dans les interminables files d'attente des administrations, des dispensaires ou des organismes caritatifs, tant elles exsudaient, avec leurs manières hommasses, le fiel et la méchanceté. Quel pouvait bien être le secret de cette innommable population où les femmes, fût-ce les plus jeunes ou les moins laides d'entre elles, n'exprimaient jamais, en dépit de tous leurs fards et de leurs incroyablement peu excitantes tenues de putains, une authentique féminité ? où les hommes, sous des dehors hyper-virils, suaient tous quelque bestial désir de soumission outrepassant à l'excès la prédisposition servile de la plus grande partie de l'humanité ? Une masculinité équivoque, autocentrée et solipsiste qui appelait quasi amoureusement de ses vœux le énième « chef de meute », le énième « caïd » de quartier, pour enfin aboutir par étapes, en bonne logique, au *suprême autocrate*, que celui-ci fût quelque maffieux, quelque politique, quelque PDG de transnationale, quelque militaire ou quelque religieux.

Ma vie se résumait à présent à un cercle vicieux que j'arpentais sans cesse, toujours dans les limites de la mégalopole, dans l'écœurement allant s'agrandissant de moi-même. Les jours, les semaines et les mois passaient — ne les voyais-je

MEGALOPOLIS

point défiler devant moi comme à la parade afin de m'alarmer, voire de me conduire à un état de panique ? tourner autour de moi tels d'immondes stomoxes, comme pour me narguer, avant de s'évanouir dans les gouffres sans retour du néant avec des rires de jubilation sadique ? Et je n'entreprenais toujours rien ! Rien de rien ! Et les années passeraient ensuite, bien sûr ; passeraient vite, toujours plus vite ! Les années s'écoulaient déjà devant mes yeux telles un cortège funèbre — et je n'avais toujours pas le mental suffisant pour me préparer à agir de façon décisive ! C'était comme si leur infect oxygène envenimait mes cellules sanguines et nerveuses, comme si leurs cieux miasmatiques me plombaient les muscles ; et comme si leur bitume excrémental, à proliférer incessamment, eût annihilé en moi toute velléité de révolte contre mon sort, m'eût réduit en servitude. Certes, ce n'était pas seulement des jours, des semaines et des mois, qui coulaient à gros bouillons hors de ma portée, mais bien des années entières ! Ne m'avisais-je donc point que ma musculature (déjà bien entamée par mon manque d'exercice physique, mes longues périodes de torpeur malade et mon alimentation déficiente) s'amenuisait de jour en jour ? que ma colonne vertébrale se tassait peu à peu ? que mes cheveux grisonnaient sournoisement — et que mon

SATANACHIAS

épiderme se couvrait petit à petit, spécifiquement en ce qui concernait le visage, d'un lacs de ridules et de rides... ? Et plus le temps passait, moins ce territoire devenait vivable pour tout individu que n'eût point contaminé la maléficiouse idéologie de la cité — répugnant mélange de bien-pensance libérale-libertaire et de néolibéralisme psychotique au coefficient de malignité démesurément élevé. Les dépouilles mortelles des SDF ou des vieillards à l'abandon, comme celles des victimes des gangs maffieux ou islamistes (les deux termes pouvant bien souvent être interchangeable), encombraient de plus en plus les coins et recoins de la mégapole sans que personne s'en émût le moins du monde et songeât à leur donner une sépulture décente. Cet état de choses indifférait royalement les forces de l'ordre ; et, tandis que l'anarchie et la barbarie (qui sont l'avant et le revers de la même médaille, quoi qu'en disaient toutes ces vieilles crapules rebellocrates — « intellectuels » mondains issus de la classe privilégiée et serinant depuis des lustres leur sempiternel credo « libertaire » à l'abri derrière les clôtures électrifiées de leurs quartiers résidentiels privés placés sous la haute protection des sociétés de gardiennage et de surveillance) progressaient de façon exponentielle, on les voyait étaler au grand jour leurs accointances avec les mondes du luxe ou du crime. Tant il est vrai que la

MEGALOPOLIS

soi-disant « justice » et la soi-disant « police » se trouvaient être depuis longtemps à la solde des différents consortiums bancaires ou holdings financiers, comme à celle des différentes firmes transnationales, organisations criminelles et autres groupements d'influence (qu'ils fussent légaux ou illégaux) de la cité maudite. Aussi, que pouvait-on attendre du citoyen lambda eu égard à la situation — ou plutôt la *conflagration* — générale ? Rien, absolument rien, l'homme étant ce qu'il est et uniquement ce qu'il est : un monstre pour la nature et un monstre pour l'homme — un monstre, certes, porteur d'une incroyable cruauté et d'une suprême idiotie. Même lorsque des hordes de chiens, de rats ou de chats se mettaient à dévorer les cadavres, nul ne remuait le petit doigt pour les effaroucher, ou, du moins, ne déplorait une telle infamie. De fait, la population s'était totalement accoutumée aux atrocités de la mégalopole ; et devais-je m'en offusquer pour autant alors que je m'y étais moi-même accoutumé presque autant que les autres... ? On voyait également les gamins de rue jouer à molester ces cadavres ; leur arracher des lambeaux de chair — qu'ils portaient quelquefois vivement à leur bouche — à l'aide de canifs. Ou en extraire des fémurs et des tibias qui leur serviraient de gourdins une fois qu'ils les auraient mis longtemps à bouillir, blanchis à la

SATANACHIAS

chaux ou à la craie de façon rudimentaire, puis ornés de pictogrammes mystérieux (au moyen de marqueurs rouges ou verts) dans le but de rivaliser de créativité avec les gangs urbains et leurs flopées de tatouages « initiatiques » ou « symboliques ».

L'espace s'obscurcissait désormais chaque jour d'une nuée de calliphores bleues ou de lucilies vertes. Leur bourdonnement abject, qui gagnait chaque fois en puissance, ne manquait pas de pousser certains purement et simplement au suicide. Mais que faire pour remédier à cela puisque tout empirait d'heure en heure et virait de la ruine à l'abîme et du délire à l'horreur ? Que ce fût parmi la masse des nécessiteux ou le petit groupe des gens fortunés, les jeunes ou les vieux (vieux qui eux, au moins, avaient peut-être eu le bonheur de connaître pour un temps, autrefois, d'autres conditions d'existence ?), nul n'avait la ferme intention de mettre un terme à ces graves désordres, ni même le vague souhait, au reste. C'est que chacun, au fond, trouvait son compte dans ce chaos sordide où les êtres humains se comportaient comme ils se fussent comportés de temps immémorial s'il n'y avait eu de façon épisodique quelques prophètes, philosophes ou moralistes pour combattre l'inclination naturelle de l'homme pour le Mal. Alors qu'une saleté pâteuse

MEGALOPOLIS

analogue à du suint ou à de la séborrhée, qu'une poussière pelucheuse pulsant à intervalles inégaux sous l'action de sa masse vermineuse endogène, envahissaient par étapes la mégalopole, les night-clubs géants (qui ne désemplissaient *jamais*) poussaient comme des champignons et devenaient les *temples* — assourdissants, abrutissants, pathogènes, entropiques — de la seule *religion* à laquelle aspiraient désormais les nouvelles générations, et même les anciennes : une religion qui pouvait se résumer pour l'essentiel à l'alcool, aux stupéfiants et à la musique, tout cela sous la fêrule désormais universelle des dieux *Fun*, *Sex* et *Dance*. Et cependant que les rares îlots de relative verdure se transformaient de manière inexorable en terrains de football, en pôles HLM, en multiplexes de loisirs, en magasins *discount* ou en galeries d'« art collectif & éphémère » (le nec plus ultra en matière d'imposture, d'ignominie vénale et de bêtise humaine), différentes formes de grippe, de fièvres, de varioles et de tuberculoses firent leur apparition un peu partout dans la mégalopole. Suivirent ensuite, après un certain laps de temps, le choléra, la lèpre et la typhoïde. Puis à la fin firent irruption, telle une cohorte de démons vomie droit des enfers, diverses sortes de typhus et de pestes, de même qu'une nouvelle variante du SIDA au processus infectieux accéléré de façon terrifiante

SATANACHIAS

— due à une ixième mutation du redoutable VIH — que l'on surnomma très vite *Speed-Sida* ou *Trash-Sida*. Alors, comme si la puanteur et la laideur dominantes eussent été les prémices allégoriques du fléau, toutes ces maladies infectieuses et le plus souvent contagieuses prirent une tournure épidémique, voire pandémique, décimant les populations de la cité et d'ailleurs. Saisi d'horreur, et parfois même le cœur gonflé de chagrin en dépit de mon incoercible antipathie pour mes contemporains, je pus voir bientôt agoniser sous mes yeux des centaines de milliers de personnes, sinon des millions. Autour de moi ce n'était plus qu'un titanique carrousel chaotique et morbide où alternaient sans interruption des multitudes de mourants diarrhéiques et vomissants, hémorragiques et cachexiques, squameux ou sarcomateux, tombés dans un état de stupeur catatonique ou pris de délire, évidés par de profondes ulcérations ou couverts d'exanthèmes purpuriques, atteints de lésions trophiques ou nerveuses, avec presque toujours des ganglions lymphatiques rubescents aussi gros que des œufs de poule ou des balles de tennis. Ce n'était plus qu'un diaporama détraqué et horrifique où se succédaient continûment des foules de malades geignants ou hurlants, fiévreux ou plongés dans une torpeur narcotique, toussant à s'en déchirer les

MEGALOPOLIS

voies respiratoires, baveux et morveux, constellés de taches rouges ou noires, criblés de nodules sous-cutanés déformants et mutilants ou de papules roses ou brunes. Outre ces vecteurs supplémentaires à même de doper le potentiel de malignité pourtant déjà exacerbé de l'espèce humaine : les hordes de détrousseurs de cadavres, les dépouilleurs de chevelures ou d'organes, ainsi que les effroyables nécrophiles, solitaires, secrets, silencieux, qui ajoutaient encore, si possible, à l'abomination de ce tableau d'outre-tombe. Même dans mon sommeil le plus profond je ne cessais de revoir, dans une récurrence de cauchemars sans nom, ces masses d'individus titubants et livides transis et brûlés de fièvres ; étoilés de pétéchies, de vésicules et de pustules ; boursouflés de bubons ou écaillés de squames... Ces masses d'êtres humains qui mouraient asphyxiés par leurs propres vomissements ou leurs propres mucosités ; qui se vidaient de leur sang par les hémorragies internes ou externes et de leur eau par les diarrhées successives ; qui, les membres gangrenés jusqu'à l'os, tombaient à la lettre en morceaux, ou, les chairs décomposées et comme gélatinisées à partir de leurs noyaux cellulaires, se liquéfiaient pour finir en grosses flaques grumeleuses et sanguinolentes.

Malgré tout rien ne semblait pouvoir interrompre

SATANACHIAS

la monstrueuse frénésie des habitants de la cité, fût-ce le fléau de la peste et autres maladies mortelles (d'autant plus que le taux de natalité de la mégalopole, grâce aux *partouzes no-condoms* qui se ranimaient *sponte sua* presque chaque jour, battait tous les records). Sous le tyrannique et énorme soleil blanc la fête perpétuelle battait son plein et se poursuivait comme en étroite imbrication avec le charivari urbain pour le plus grand bonheur de toutes et de tous : les *reality shows*, les samedis de l'« art vivant », les festivals de « poésie rebelle & ultracontemporaine », les chaînes de fast-foods (aussi bien « traditionnels » qu'*entomophagiques*, ces derniers symbolisant, selon les dires des nantis et de leurs thuriféraires — qui eux tous, cela va de soi, se gavaient néanmoins toujours autant de viandes, d'œufs, de poissons d'élevage, de fruits et de légumes — le summum de l'« éthique éco-citoyenne », de la « diététique alicamentaire » et de la « modernité symbiotique »), les manifestes « avant-gardistes », les « happenings » du capitalisme, les *fêtes du bruit*, les *performances participatives* et autres réjouissances attiraient toujours davantage de monde. Nul ne paraissait vouloir céder à la panique en raison de ces sombres événements, non, car, outre que les individus qui ne savaient pas se « défoncer grave » se voyaient considérés comme d'insupportables *ringards* ou

MEGALOPOLIS

rabat-joie, ou, pire encore, comme de *vieux cons* (opprobre suprême en ces temps de *jeunisme* mondialisé), ils se voyaient de même frappés d'ostracisme au bout d'un certain temps — ostracisme qui n'allait jamais, selon l'acception originelle du terme, jusqu'au bannissement de la mégalopole pour une durée de dix ans, bien sûr, car ce chemin de l'exil eût pu signifier, fût-ce pour de rares individus, un véritable *désenvoûtement* sinon une formidable délivrance. De fait, l'irruption de la pandémie, qui se résorberait de façon mystérieuse passé quelques mois sans intervention humaine d'envergure, ne fit que survolter l'universel désir d'orgies et de stupres. Que l'on demeurât dans les somptueuses villas ou résidences réservées aux multimilliardaires que gardiennaient de façon quasi militaire des meutes de vigiles, ou dans les bidonvilles géants directement issus des mécanismes économiques de l'ultra-capitalisme, chacun se précipitait avec un sourire radieux dans ces incommensurables saturnales où les *surpriz-partouz* les plus débridées (sortes d'amoncellements ou d'enchaînements grouillants, gémissants et lascifs de corps nus ou demi-nus imprégnés de sueur, de crasse, de vaseline, de crème solaire et de diverses humeurs et substances d'où s'échappaient en permanence des cris de plaisir ou de douleur) le disputaient en licence aux beuveries les plus

SATANACHIAS

hallucinantes cependant que les spectateurs — qui bien sûr seraient avant peu à leur tour les acteurs de ces débauches : tout se devait d'être *interactif* et *ludique* dans la mégalopole — , par centaines de milliers, applaudissaient à tout rompre aux inventifs débordements de leurs concitoyens.

Bien évidemment j'aurais voulu pouvoir m'évader en esprit de temps à autre de la cité maudite, sinon au moyen de mon imagination défaillante, du moins par le biais de la lecture. Mais outre que toute la littérature antérieure au XXI^e siècle avait été proprement détruite (hormis, cela coule de source, la kyrielle de livres du XX^e siècle précurseurs des « modernités » et des « problématiques » contemporaines), celle d'aujourd'hui, exclusivement *divertissante*, *ludique*, *sociétale* ou *érotique*, et débitée à toute heure de façon industrielle (tel un charcutier qui eût débité à grande vitesse un saucisson à l'aide d'une machine à trancher ou telles les saucisses de Francfort ou de Strasbourg fabriquées au quotidien en milliards d'exemplaires dans les machines-outils géantes des usines alimentaires) sur le marché mondial par les quelques sociétés multinationales qui en exerçaient le monopole au sein d'une structure économique de type oligopolistique, ne pouvait en aucun cas satisfaire à ma soif d'évasion étant donné qu'elle se

MEGALOPOLIS

révélaient être parfaitement médiocre, mortellement insipide et le plus souvent standardisée, stéréotypée et aseptisée à l'extrême, tant pour le fond que pour la forme. Ces millions et ces millions d'ouvrages présentés en un large éventail de « genres littéraires », et désormais conçus (*collectivement* et quasi *scientifiquement*) de manière qu'ils pussent conquérir le public le plus vaste possible, avaient beau être lancés de façon systématique pour chacun d'entre eux comme, par exemple, un « chef-d'œuvre hors normes et cependant gravement universel et humain » ou, autre exemple, comme une « œuvre hors de pair, singulièrement rebelle, subversive et dérangeante, mais toutefois terriblement excitante et distrayante en même temps » par la presse internationale (inféodée aux groupes multimédias, cela va sans dire) dès avant leur parution, et devenir à coup sûr d'immenses *best-sellers* ou *blockbusters*, ils n'étaient en réalité rien de plus que d'affligeants produits de masse, intersensibles et hautement prévisibles ; quoique certains eussent d'une manière indéniable une réelle aptitude à provoquer une conduite addictive chez nombre de « lecteurs » moyennant les techniques du « page-turner ». Me retourner alors vers la peinture, la sculpture ou la musique ? Il ne pouvait pas plus en être question. De même que pour la littérature, toutes les œuvres antérieures à

SATANACHIAS

ce siècle se trouvaient avoir été anéanties (hormis celles qui avaient annoncé au siècle précédent le relativisme mercantiliste et égalitariste des « temps nouveaux », là encore), ne laissant place qu'aux frauduleuses productions des « plasticiens » et « musiciens » avant-gardistes, les plus à même d'agrèer à la fois au *marché de l'art* et au snobisme des nantis, mais également aux exigences des catins journalistiques ou des « critiques d'art » issus du moule désastreusement uniformisant des différentes universités nationales ou internationales et voués à promouvoir les perpétuelles escroqueries intellectuelles de cet âge d'*impostures* et de *postures*. Aucune échappatoire dans les royaumes de l'esthétique ne pouvait donc être envisagée puisque tout ce qui touchait au domaine de l'art tombait dorénavant sous le joug des toutes-puissantes *industries culturelles* — généreuses dispensatrices de l'infâme *culture de masse*, mais aussi du patchwork culturel (mais n'aurais-je pas dû écrire *déguenlis culturel*, à m'exprimer crûment ?) destiné à satisfaire l'inassouvable besoin de distraction des « élites » de ces temps, abâtardies, dévoyées et vulgaires. J'étais ainsi dans l'obligation de me retrouver face à moi-même, et, vu l'incurie morale dont je faisais preuve depuis belle lurette, cela m'était aussi peu plaisant, en somme, que d'endurer jour et nuit la psyché pathologique des

MEGALOPOLIS

habitants de la cité. Car si les événements s'étaient ces derniers temps succédé en cascade, ma situation, elle, n'évoluait pas du tout — faisait du surplace. Quoique j'eusse été jusqu'à présent épargné par toutes les maladies mortelles qui s'étaient abattues sur la mégalopole ainsi que de noires nuées de criquets pèlerins, je me sentais plus impuissant et démuné que quiconque face à un destin que je n'avais pas choisi et auquel il était exclu que je m'accoutume. Dégoûté de moi-même à l'infini, j'en arrivais parfois à avoir de fortes envies d'auto-homicide, comme si je fusse devenu mon pire ennemi (et ne l'étais-je point en effet devenu, mon pire ennemi ? et ce, depuis nombre d'années) : celui qui m'astreignait à vivre dans la cité odieuse.

Certains jours le ciel prenait l'apparence d'une chape de plomb soufré et semblait se rapprocher de nous d'heure en heure comme s'il devait au final nous écraser, ou plutôt nous engluer, de sa menaçante couleur gris-bleu mêlée de jaune citron et rayée çà et là de coulées de mercure ou de cadmium, ou, de rares fois, crevée de lueurs argentées. D'autres jours l'air devenait tellement irrespirable que la plupart d'entre nous, les yeux irrités et larmoyants, avions de fréquentes crises de suffocation. D'autres jours encore l'eau courante

SATANACHIAS

était tellement âcre ou saumâtre (avec une peu ragoûtante couleur verdâtre ou rougeâtre) que beaucoup se demandaient si les compagnies internationales des eaux n'avaient pas résolu de réaliser d'extraordinaires plus-values aux dépens de leurs « clients » en nous refilant à boire, sinon des eaux usées, du moins des eaux tout droit acheminées des estuaires ou des deltas. Or rien ne semblait pouvoir ébranler l'optimisme hystériforme des habitants de la cité qui, en dignes héritiers des mœurs postérieures aux années 2000 ou des prodromes de l'idéologie libertarienne et transhumaniste qu'ils étaient au fond, paraissaient tous pétris de la même pâte ; de cette pâte où le cerveau ne faisait même plus office de machine-outil, voire de machine infernale, mais bien plutôt de disque dur assigné à enregistrer les injonctions du Chaos et du Mal, à répercuter les sollicitations du matérialisme le plus insane ou le plus futile. Tandis que des cadavres en état de décomposition jonchaient toujours davantage les rues de la mégalopole, recouvrant d'une façon progressive de leurs odeurs âcres et douceâtres à la fois la puanteur des vastes tas d'immondices et des tapis de déjections animales, de monstrueuses bacchanales se déroulaient à tout moment à un rythme d'enfer, empoisonnant mes jours et mes nuits. Et s'il était excessivement pénible de devoir

MEGALOPOLIS

se frayer un passage au travers des enchevêtrements de corps putrescents, ou des hordes de rats sournois ou de chiens hargneux, rien n'allait vraiment mieux lorsque vous vous croyiez tiré d'affaire, car ce n'était que pour tomber sur les sempiternels essaims de taons (avec leurs déplaisants yeux globuleux composés de milliers d'ommatidies rouge métal) ou de moustiques. Lesquels moustiques, tout en vous aspirant le sang avec une voracité aussi agressive que celle des susdits taons, zonzonnaient à un point tel qu'ils réussissaient à vous mettre dans un harassant état de fureur. En outre, d'autres faits marquants ou inquiétants émergèrent par degrés. D'abord l'on vit surgir de façon spontanée en divers endroits de la cité, du centre à la périphérie, de gigantesques *raves* où des centaines de milliers d'individus qu'intoxiquaient les alcools et les drogues qu'ils consommaient à outrance se collaient littéralement la tête — parfois durant des semaines entières — contre de titaniques murailles de baffles qui déversaient d'une manière continue une assourdissante et monocorde musique *techno*. Ces personnes avaient au bout d'un moment les neurones tellement détériorés ou grillés par l'abus de substances nocives et de sons cacodémoniaques qu'elles viraient, pour la plupart, au simulacre de zombi. Ensuite, s'il était certes courant de croiser

SATANACHIAS

dans les rues des bandes de voyous encapuchonnés à la démarche simiesque (bandes que vous n'aviez pas trop à craindre durant la journée pour autant qu'une agressivité latente émanât de votre personne — et pour autant également, bien sûr, que ces dernières ne fissent pas partie intégrante de ces gangs d'adorateurs de la *Santa Muerte*; adorateurs qui pouvaient s'en prendre à n'importe qui, n'importe quand et n'importe où pour le seul plaisir de *faire vivre la Mort* tant par le moyen d'un lent et ingénieux supplice que par celui d'une prompte et brutale éviscération ou décapitation)... S'il était donc courant de croiser des bandes de voyous encapuchonnés qui, lorsqu'ils relevaient de temps à autre la tête pour vous examiner d'un œil scrutateur, n'exposaient à chaque fois que des faciès haineux et provocants de jeunes adultes ou d'adolescents, il l'était beaucoup moins de se trouver nez à nez, ébahi, puis liquéfié de terreur, quand certains de ces voyous se décapuchonnaient d'un seul mouvement, avec de hideuses *têtes de morts d'un rouge cramoisi* qui vous regardaient d'un regard d'ombre et de béance à vous glacer le sang. Comment de simples êtres humains pouvaient-ils continuer à vivre — et, qui pis est, à se mouvoir normalement — avec de telles têtes de cadavres écorchés... ? Parmi toutes les abominations de la cité, celle-ci se révélait être un

MEGALOPOLIS

authentique mystère.

Puis finalement (mais ce phénomène n'eût-il pas dû être le plus devinable d'entre tous, vu les nombreux agents tératogènes ou mutagènes qui souillaient en masse les airs, les sols et les eaux de la cité maudite et de ses alentours ?), il y eut un afflux de naissances anormales. Ces enfantements de monstres, tout au moins au début, ne choquèrent point les gens outre mesure, car, pour difformes que fussent les morphologies des nouveau-nés (parfois ils étaient encombrés de paires de bras ou de jambes supplémentaires — répulsives araignées humaines ; d'autres fois c'était trois ou quatre paires d'yeux, voire cinq ou six, qui constellaient leur torse ou leur cou ; d'autres fois encore, ils présentaient des extrémités ou des boîtes crâniennes énormes...), elles ne s'inscrivaient pas moins dans un répertoire tératologique somme toute assez familier aux spécialistes. Néanmoins le processus pathologique évolua assez tôt de manière aberrante et l'on put alors voir venir au monde des monstruosité à nulles autres pareilles. Comme si tous les gènes du règne animal eussent été pris dans le tourbillon fou d'un mixeur cosmique qui se fût brusquement résolu à les mélanger à la diable avec ceux de l'homme, ce fut une pléthore de bébés à tête de crocodile, de

SATANACHIAS

guépard ou de requin-marteau ; à tête d'escargot, d'opilion ou de lithobie ; de taureau, de grenouille ou de hibou ; de guêpe, de seiche ou de crabe... Ce fut une surabondance, un surpeuplement, de bébés mi-humains mi-crocodiliens, mi-humains mi-félidés, mi-humains mi-sélaciens ; ou mi-myriapodes, ou mi-batraciens, ou mi-orthoptères ; mi-oiseaux, mi-céphalopodes, mi-crustacés... Aussi une secrète épouvante se distilla-t-elle dans le cœur des habitants de la mégalopole, même chez les plus cyniques ou les plus dépravés d'entre eux. Mais, pour le plus grand soulagement de tous — le mien y compris —, aucune mère ne se détermina à placer son rejeton (ou ses rejetons) sous sa sauvegarde et une bienfaisante vague d'infanticides se répandit pour longtemps. Quoi qu'il en fût, le pire était peut-être encore à venir puisque l'on commençait à signaler des naissances de mutants acéphales (immédiatement supprimés, précisait-on, par leurs propres géniteurs). Et qu'attendre d'autre, tout compte fait, de ce cloaque géant qui s'aiguillait d'une manière quasi automatique vers l'infamie la plus virulente, la laideur la plus déprimante, l'anomie la plus démentielle ? Alors que l'« Esprit des lois » de la cité maudite affichait toujours plus son orientation criminogène et sa voyouphilie, les médias n'avaient de cesse qu'ils n'instrumentalisent à la perfection des myriades d'« artistes » (à

MEGALOPOLIS

l'ambition artistique fort limitée, mais à l'arrivisme exacerbé) en les noyant en permanence sous des flots d'argent, de « distinctions honorifiques » ou de panégyriques grotesques. Cela, bien entendu, dans le dessein d'œuvrer en faveur du *commerce* du « Spectacle » et des « Arts ». Mais il est de fait que tous ces efforts mondains, publicitaires ou financiers, se révélaient superflus, tant la gent artiste était avide de prendre part elle aussi à ce tumulte général où tout semblait pouvoir devenir possible pourvu qu'on fût enclin (et qui ne le serait pas, de nos jours, fût-ce pour une question de *confort* ?) à consentir sans état d'âme aux diverses compromissions, combinaisons et prostitutions, assidûment pratiquées dans la mégalopole.

Au fil du temps je pris l'habitude de rester vautré des semaines entières (quoi qu'il m'en coûtât sur le plan de la déperdition nerveuse) dans mon studio HLM pouilleux, partie parce que j'étais toujours plus abattu, partie parce que l'extérieur recelait davantage de dangers. En effet il n'était plus rare de voir des hordes de SDF en guenilles — qui en avaient plus qu'assez de devoir se nourrir chaque jour en fouillant dans les poubelles des restaurants, dans les nombreux dépotoirs grossissant ici et là, ou dans les monumentales et pestilentielles décharges publiques ou privées toutes situées dans

SATANACHIAS

le fin fond de la mégapole (en sachant de même que ceux-ci se refusaient désormais, la rage au ventre, à faire la queue des heures durant lorsque le *mouvement international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge* distribuait sa louche de « soupe populaire » quotidienne ; mixture fade au possible composée moitié d'un bouillon d'algues vertes — celles-ci proliférant sur les bords de mer et les rives à cause de la fertilisation excessive des terrains agricoles, « boostés » à l'azote —, moitié de boulettes de *viande de synthèse*)... Il n'était donc plus rare de voir des hordes de SDF en haillons attaquer des gamins de rue, les capturer, les ficeler grossièrement, puis les dévorer vivants à toute vitesse — et ce jusqu'à la cervelle et la moelle des os. Il n'était plus rare aussi de voir des vieillards, des enfants ou des infirmes être assaillis, puis déchiquetés, par des tapis de scolopendres, des légions de fourmis jaunes ou noires, ou des rivières de campagnols. Pas plus qu'il n'était rarissime de voir, lors des matchs de football bi-quotidiens, l'ensemble des spectateurs d'un stade olympique de deux cent mille places être submergés, puis dévorés en quelques heures, par des millions de rats pourtant déjà au bord de l'obésité. Mais aucun de ces accidents, une fois encore, n'affectait si peu que ce fût l'atmosphère de liesse qui paraissait être inhérente à la cité maudite : du moment que tout le

MEGALOPOLIS

monde (hormis la lie de la population) pouvait continuer de se souler, s'empiffrer et partouzer copieusement, qui eût pris la peine de se pencher avec sérieux sur la situation ? L'époque n'était plus au moralisme ou au « socialisme », mais bien à l'hédonisme et au narcissisme, claironnait-on dans les milieux « branchés ». Et tous de suivre leur exemple dans cette compétition de tous les instants où chacun se battait avec acharnement pour sa ration journalière de plaisir, faisant fi de quelque catastrophe que ce fût dans la mesure où celle-ci l'épargnait. Ainsi le but ultime et secret de la doctrine ultralibérale atteignait-il aujourd'hui à son dernier degré de parachèvement : *une guerre perpétuelle de tous contre tous au profit éternel de quelques-uns — les puissants de ce monde*. Et si quelques individus s'entêtaient encore à maintenir la conscience de cet état de choses, ils n'en succomberaient pas moins de manière inexorable à force de subir une tentation matérialiste soutenue et multiforme ou d'être en butte à l'hostilité vénéfère des nombreux communautarismes ethniques, religieux, sexuels, maffieux ou « culturels » ; à force de penser à contre-courant de ce furieux cycle historique où seuls prédominaient désormais le désir absolu, obsessionnel et démentiel de consommation, et la détestation viscérale, fanatique et collective de toute chose ou

SATANACHIAS

de tout être qui semblait pouvoir ou vouloir faire obstacle à ce désir. L'ivresse alcoolique, par exemple, se trouvait être toujours extrêmement prisée par la majeure partie de la population (les stupéfiants les plus puissants — très recherchés — étant encore, quoi qu'on en dît, proposés à des tarifs prohibitifs). Et c'était à qui s'imbiberait des alcools les plus purs ou les plus innovants, les plus précieux ou les plus incongrus (tels que l'alcool à 99° ou *quasi anhydre*, la cervoise d'iule, le vin d'argiope, l'alcool pili-pili de cantharide à 78°, la liqueur de cétoine, l'alcool de gecko à 85°, l'eau-de-vie de cigale...), voire à qui s'injecterait dans le sang (au moyen de piqûres intraveineuses) n'importe quel alcoolat ou alcool dénaturé dérivant des hydrocarbures (comme les alcoolats de violette, de menthe ou de réglisse ; l'eau de Cologne, le méthanol, le phénol, le formol ou le glycérol) — vendus à très bas prix sur les marchés clandestins — dans le seul but de retrouver au plus vite le bienfaisant état du suprême éthylisme, fût-ce au péril de sa vie. La sexualité, quant à elle, fournissait matière à une espèce de concours télévisuel permanent (quoique chacun des habitants de la cité, homme ou femme, n'éprouvât plus de désir sexuel *réel* depuis longtemps, saturés qu'ils étaient d'« aventures d'un soir », de triolisme, de clubs échangistes et autres jouissances communes) où

MEGALOPOLIS

celles et ceux qui innovaient dans les déviations et les perversions les plus *techno-trash* ou les plus *modern-fun*, les plus *hardcore* ou les plus *softgore...*, se voyaient immuablement récompensés, on ne sait pourquoi, d'une affreuse et ridicule statuette plaquée or dénommée « César ».

Si la plupart des individus n'adoraient plus, comme leurs aïeux, Brahmā ou Yahweh, Allah ou Jésus-Christ, mais Samaël, Asmodée ou Satanaël, d'autres, toujours plus nombreux, adoraient ces « nouveaux » dieux dont les cultes bizarres avaient surgi on ne sait d'où, et dont les noms, grotesques et barbares, résonnaient chaque jour davantage entre les murs sordides et fuligineux de la cité. Que ces dieux se nommassent Al-Yezug ou Môm-mogh, Bôlobombo ou Yuselē, il va sans dire que personne ne les avait jamais vus (voire entraperçus), ni même entendus (fût-ce à l'intérieur de sa tête). Néanmoins certains adorateurs — souvent des intellectuels pervertis ou immatures, toutes sortes d'arriérés mentaux ou de bonnes femmes ennuyées ou hystériques — parlaient à mi-voix de grimoires terrifiants et obscènes, de manuscrits prodigieux datant quelquefois d'au moins un milliard d'années, circulant dans les cercles les plus fermés de la mégalopole, là où se coudoyaient et se congratulaient les élites locales revenues de tout, et,

SATANACHIAS

partant, les plus à même d'œuvrer à la propagation de nouvelles religions pourvu que celles-ci pussent les aider à assouvir leur inextinguible soif du mal. Ces cultes répugnants et impurs, et fréquemment sanglants (car c'est bien de là que sortaient les *snuff movies* qui alimentaient de manière régulière le circuit parallèle du « cinéma expérimental », de même que celui de l'« art maximaliste », sans faire bien sûr l'impasse sur les soirées mondaines), qui se déroulaient lors de cérémonials nocturnes, à la lueur des flambeaux, dans les terrains vagues, les caves et les égouts de la cité — mais également au sein de luxueuses propriétés privées ou dans les dépendances souterraines (le plus souvent désaffectées) du métropolitain qu'occupaient les gangs de la *Santa Muerte* —, n'en attiraient pas moins un nombre croissant de personnes après avoir conquis le cœur corrompu des « élites ». Il s'ensuivait que la mégalopole, sous l'égide sensiblement accentuée de ces *Nouveaux Dieux* (qu'on présumait très anciens, voire antérieurs à la naissance même de notre Univers), succombait à un degré d'hystérie et de violence jamais encore atteint auparavant. Si l'on voyait beaucoup de jeunes gens arborer d'étranges scarifications vaguement figuratives, d'autres, davantage extrémistes, n'hésitaient pas à s'automutiler en public, ou à se suspendre à la vue de tous en

MEGALOPOLIS

s'enfonçant dans la chair des crochets d'acier fixés à des balcons, des passerelles ou des enseignes publicitaires, en l'honneur desdits Nouveaux Dieux — outre le fait que des immolations par le feu, individuelles ou collectives, se produisaient de façon sporadique. L'on pouvait voir de même de jour comme de nuit d'aberrants et abjects accouplements zoophiles. Des accouplements zoophiles poussés à l'extrême où, avec des visages extatiques (et en psalmodiant à tour de rôle les versets d'un livre de démonologie soi-disant « supracosmique » intitulé *Alkhadraxkalhadraxzarkanzar*), des hommes forniquaient avec des pythons ou des libellules d'une taille révoltante, des hamadryas ou de grosses tégénéaires déviantes, des panthères rouges mutantes ou des pieuvres susurrantes... ; où des femmes forniquaient avec de grands chiroptères ou des alligators, d'énormes crapauds albinos ou des zèbres bleus rayés de jaune génétiquement modifiés, des salamandres géantes du Japon ou des mouflons à six cornes... Mais au point où en était la cité maudite, je n'étais à vrai dire pas si horrifié que cela.

Toutefois, lorsque je vis finalement des individus mordre à belles dents des rats ou des chats vivants, puis les dévorer crus ou à moitié cuits en les

SATANACHIAS

grillant d'une façon sommaire au moyen de leurs briquets ; lorsque je vis des vieillards et des vieillardes, au regard à la fois sénile et vicieux, gober avec gourmandise des limaces grises, des criquets ou des blattes ; et que je vis même — horreur suprême — des femmes et des enfants se jeter sur les cadavres en putréfaction qui empuantissaient encore les rues par dizaines de milliers, puis se goberger de leurs restes grouillants de vers blancs et gras, je compris que quelque chose d'innommable, et de bien plus démoniaque que la dégénérescence d'à présent, investissait peu à peu la cité. Plus que jamais il fallait donc que je la quitte à n'importe quel prix, et par n'importe quel moyen, sous peine de finir moi aussi un jour ou l'autre (j'en avais le mauvais pressentiment) sous les dents de mes « concitoyens ». Car il n'y avait jamais eu de place pour quelqu'un comme moi dans la mégalopole — et il n'y en aurait jamais, puisque je me refusais à vivre ainsi que cette population, et par là même à partager ses insanes activités, et ses « loisirs » non moins insanes. Aussi, pour la première fois depuis très longtemps, j'eus la volonté d'entreprendre quelque chose — quelque chose de vraiment décisif — pour me tirer définitivement d'affaire. Je m'astreignis donc à établir le contact avec quelques-unes des crapules de bas étage qui squattaient comme d'ordinaire le

MEGALOPOLIS

hall de ma tour HLM. Cela avec l'arrière-pensée de leur demander à court terme de me procurer, contre espèces sonnantes et trébuchantes, une arme de poing en parfait état de marche (ce qui était une opération plus délicate à mener qu'on aurait pu le croire, le trafic d'armes s'avérant réprimé de façon très sévère ; en effet seuls les puissants de la mégalopole bénéficiaient de l'autorisation tacite de posséder des armes, qu'ils fussent des notables réputés ou de gros bonnets de la pègre). Ce manège dura tout de même près de trois mois, car je fus suprêmement méfiant étant donné que ces petits malfrats cachaient tous, sous des airs « cool » et enjoués, une grande duplicité s'étayant d'une profonde malveillance. Mais au final l'affaire se fit sans entourloupe ; en y laissant la plus grande part des maigres économies que j'avais pu réaliser en vue d'un projet de fuite qui m'avait paru de plus en plus chimérique à mesure que le temps passait, j'obtins mon arme de poing : un pistolet automatique Glock 34 à dix-sept coups, avec une boîte de cartouches adéquates. Ainsi je m'étais trompé sur moi-même, pour une fois, en me jugeant si incapable ; d'une incurable nullité : j'étais aujourd'hui réellement en mesure de m'enfuir de la cité maudite. Les diaboliques pitbulls, mastiffs et rottweilers qui en gardaient les frontières n'avaient qu'à bien se tenir !

SATANACHIAS

Néanmoins les jours s'écoulaient ainsi que de funèbres crémations et je ne me résolvais toujours pas à agir. Dans mon minuscule appartement toujours autant envahi par une flopée d'arthropodes rampants ou volants, agressifs ou furtifs, je passais des journées entières (la plupart du temps avachi sur mon matelas gonflable) à me morfondre et à essayer de lire mon avenir dans les fêlures ou les taches des plafonds et des murs en manipulant d'un air distrait mon arme — ou, plus rarement, en la nettoyant avec un soin maniaque. Avais-je donc si peur que cela de la *liberté* ? parce que j'étais devenu... ! Fou de rage après moi-même, ce fut lors d'une soirée de septembre des plus épaisses et des plus étouffantes que je me décidai enfin à passer à l'action. J'empruntai d'abord les transports en commun (tous en état de délabrement) qui circulaient de nuit et desservaient uniquement les lieux dévolus au gros de la population. Lorsqu'on me déposa dans les quartiers périphériques, je pris quelque chemin de traverse donnant accès à un immense bidonville comme fortifié par une succession de barrières d'ordures. Me refusant à courir le risque de traverser quelque « cour des miracles » sûrement redoutable, je longeai avec la plus grande prudence (au sein de cette nuit qui n'était plus vraiment une

MEGALOPOLIS

nuit) son enceinte détritiforme, de crainte de tomber sur quelque groupe de rôdeurs alcoolisés ou de petits truands shootés au crack, au PCP, au crystal meth ou à la skunk. Ensuite je dus m'enfoncer, non sans ressentir certaine inquiétude, dans les friches souillées et méphitiques qui l'entouraient. Au bout de quelques dizaines de mètres, j'avisai dans un fouillis de chardons un long tube de métal (sa longueur devait approcher les soixante-dix centimètres) recouvert d'une peinture blanche qui s'écaillait par endroits. Je m'en saisis d'instinct. Le tube s'adaptait on ne peut mieux à la morphologie de ma main : ni trop mince, ni trop gros. De surcroît son poids me convenait d'une façon idéale: assez léger pour que je pusse le manier avec aisance, mais toutefois assez lourd pour occasionner de sérieuses blessures le cas échéant... Je pris la décision de le garder par-devers moi car il pouvait très bien me servir d'arme d'appoint (d'autant plus qu'il était exclu, sauf cas de force majeure, que j'utilise mon pistolet dix-sept coups : celui-ci ne devrait éventuellement me servir qu'à liquider toute *créature* qui s'opposerait de front à ma sortie de la cité maudite). De fait, n'était-il pas plausible que je pusse me trouver face à face avec une bande de rats ? Ou de chats ou de chiens retournés à l'état sauvage ? Mais après avoir parcouru deux ou trois

SATANACHIAS

kilomètres je compris cependant, dans ce brouillard nocturne lumineux comme mixtionné de soufre et de rouille que zébraient sans cesse des phosphorescences radioactives ou de fluorescences quelquefois grésillantes... je compris néanmoins que je risquais fort peu de croiser la route de quelque mammifère potentiellement dangereux, fût-ce le plus commun. C'est que les friches semblaient surtout regorger (était-ce dû à son état de pollution extrême, ou, pour mieux dire, *particulier*? Je n'aurais su le dire) d'insectes et d'arachnides. Outre les innombrables papillons de nuit et fourmis légionnaires qui formaient comme l'arrière-plan aérien et terrestre de cet endroit hostile, je pus voir à mesure de ma progression beaucoup de thériidions et de thomises (petites araignées parfaitement inoffensives) aux vives couleurs dans les buissons d'églantiers, un assez grand nombre de pachyrhynques (des coléoptères noirs aux élytres ornés de points bleus, rouges, verts ou roses, à la façon des coccinelles) et de mantophasmes (cet insecte d'une impressionnante dimension présentant la particularité d'évoquer à la fois la mante religieuse, le phasme et la sauterelle verte) originaires du continent africain, toutes sortes de pseudoscorpions (là encore inoffensifs car petits et dépourvus d'aiguillon), ainsi que que quelques scorpions (aussi bien noirs que jaunes à

MEGALOPOLIS

dos brun, orange que rouges à dos noir) que je devais écraser de-ci de-là sous les épaisses semelles de mes vieilles chaussures de marche ou éclater à coups de tube (en produisant alors le bruit d'une coque d'amande qu'eût broyée un casse-noix), car, outre qu'ils prenaient souvent une inquiétante posture agressive, ils n'hésitaient guère à ramper vers moi. Tandis que je progressais sans réelle difficulté grâce à la nuit de phosphore (et, pour cette fois, je bénissais à chaque instant les phénomènes contre-nature qui m'épargnaient une désorientation périlleuse au sein d'une ténèbre véritable. Sans compter que j'avais aussi eu beaucoup de chance en choisissant cet ersatz de sentier parmi d'autres : il n'allait pas en se rétrécissant de façon redoutable, ses sinuosités ne tournaient pas au labyrinthe, et, par-dessus tout, le sol était un mélange de terre claire et sèche et d'herbe rase, jaunâtre et éparse, qui m'offrait la possibilité de n'être pas surpris par les bestioles rampantes), la main droite toutefois davantage crispée sur mon tube de métal et la main gauche vérifiant de manière compulsive, à intervalles réguliers, que mon pistolet automatique reposait toujours au fond de l'une des trois grandes poches de ma veste en nylon... Tandis que je m'orientais au travers des friches grouillantes de vie, donc, mais où je n'aperçus pas une seule fois le moindre chien,

SATANACHIAS

chat ou rat, je dus me rendre à l'évidence : petit à petit les lieux se recouvraient de toiles d'araignées de plus en plus vastes et diversiformes. Si les scorpions se faisaient rares alors que je ne distinguais plus le moindre aranéide, pas une seconde je n'étais la dupe de cette fausse impression de tranquillité ; ce n'était sûrement pas parce que j'étais quelque « trouillard » qu'une sueur froide dégouttait progressivement dans mon dos, que mon cœur cognait fort dans la poitrine ou que mon estomac et ma gorge se resserraient davantage. Je pressentais que jusqu'ici je n'avais vécu que l'aimable préambule de l'espèce d'éléphantiasis d'horreur qui était à l'affût.

Alors que je caressais le vain espoir de pouvoir tantôt quitter sans désagrément majeur les friches, impatient de vivre mon ultime face-à-face avec les chiens immondes qui ne manqueraient pas de vouloir me barrer la route de la liberté, je discernai pour la première fois (avec un incoercible frisson de répulsion et un pincement au cœur) des mygales du Sri Lanka sur les pins morts aux branches cassées et nues qui s'élevaient ici et là de façon disgracieuse sur les bordures du sentier. Ces grandes mygales dont l'envergure égale facilement la longueur d'un visage, marquées de bandes jaunes aux jointures de leurs pattes articulées et d'une

MEGALOPOLIS

bande rose sur le dessus de leur abdomen, sont connues pour leur agressivité, y compris envers l'homme. Cependant, soit qu'elles sentissent que je constituais un danger, soit qu'elles fussent repues de divers insectes et de petits rongeurs, elles ne m'attaquèrent pas, se bornant à me scruter de leurs indescriptibles yeux sortis droit de l'ère paléozoïque. M'efforçant de rester calme (après tout ce n'était que des *mygales*, et, en dépit des facteurs mutagènes et tératogènes qui infectaient ce territoire, elles n'étaient ni *anormalement* volumineuses, ni *scandaleusement* — pour celles que je pus voir ramper le long des troncs ou des branches desséchées — rapides), je continuai mon chemin non sans presser le pas, ayant hâte de laisser ces friches urbaines derrière moi. Sur quoi je vis apparaître sur le sentier (et mon angoisse remonta d'un cran) plusieurs atrax d'Australie. Proches de la mygale, quoiqu'elles ne fussent point velues, ces araignées d'un noir profond et lustré offraient un aspect ramassé et robuste assez saisissant, avec leurs chélicères longues et massives. Certaines d'entre elles portaient par ailleurs des franges rouges qui marquaient les contours de leurs articulations. D'autres atrax survinrent, beaucoup d'atrax, et tous (l'espèce est réputée *très* agressive) se dressaient sur leurs pattes arrière dans une attitude on ne peut plus belliqueuse. Mon

SATANACHIAS

affolement s'augmenta d'autant — mais le ciel s'en fichait : les atrax commencèrent à ramper de toutes parts dans ma direction avec une déplaisante *vivacité*, puis donnèrent l'assaut. Bien que j'eusse connaissance que leur venin n'est pas mortel (mais qu'advierait-il si je subissais plusieurs morsures, voire dizaines de morsures ? Une mort atroce, à coup sûr), je maniai avec une terreur panique mon tube de métal afin de les cogner *à mort*. Je bondissais tout autour de moi avec des cris sourds et brefs afin de les trépigner : je ne pouvais pas même supporter l'idée que ces arachnides pussent avoir l'opportunité de me ramper sur le corps, fût-ce sur le bout de mes chaussures ; et encore moins l'idée qu'ils pussent planter leurs crochets *profondément* dans ma chair. Je dus écraser plus d'une soixantaine de ces araignées, je crois, avant qu'elles se retirent de mon chemin parce qu'elles avaient compris, avec leur obscure et primitive intelligence, qu'elles ne feraient pas de moi un *milieu nutritif*... Mais elles étaient toujours là, tapies sur les bords du sentier, j'en avais la certitude — à preuve que les poils de mes avant-bras se hérissaient encore. Elles étaient toujours là, remplies d'animosité, de même que leurs « sœurs » du Sri Lanka qui, plus malignes, m'observaient toujours aussi intensément de leurs yeux orbiculaires et opaques, perchées sur les arbres

MEGALOPOLIS

morts ou les arbrisseaux aux rameaux défeuillés. Toutes, certes, m'épiaient avec une sorte de ressentiment infrahumain qui provoquait chez moi une lourde sensation d'oppression. Mais en aucun cas je ne rebrousserais chemin ; outre que je m'étais aventuré trop avant dans les friches pour ce faire, j'avais l'étrange impression que cette nuit était propice entre toutes pour m'enfuir de la mégalopole. Néanmoins ne disait-on pas, du temps de ma défunte jeunesse, que « le meilleur est toujours pour la fin » ? De fait, c'est après avoir parcouru un bon kilomètre de plus que je fus confronté à l'horreur véritable : rampant de-ci de-là devant et derrière moi, les premières *camel spiders* firent leur apparition. Pour avoir vu jadis un documentaire télévisé à leur sujet, je connaissais plutôt bien ce type d'arachnide. Il se trouve qu'en aucun temps je n'avais ressenti une répugnance aussi vive, aussi viscérale, envers des arthropodes, fût-ce même envers les araignées dodécapodes vertes (d'aspect au demeurant assez commun en dépit de leur grosseur et de leurs douze pattes) qui infestaient désormais la mégalopole. Ces « araignées-chameaux » m'étaient tout de suite apparues comme des créatures d'une hideur positivement insoutenable, nonpareille. Et je n'eusse su dire à l'époque, ni même à ce moment précis, à quoi cela tenait exactement... Possédant

SATANACHIAS

un abdomen fusiforme et segmenté (comme celui d'un roi termite, à cette différence près que celui de l'araignée-chameau est davantage aplati) le plus souvent de couleur beige, avec parfois un large trait brun sur le dos, de même qu'un court céphalothorax pareillement aplati et divisé en segments, mais moins volumineux à l'exception du segment céphalique terminal, le prosome, bien plus gros et sphérique, sur lequel se situent seulement deux petits yeux noirs d'une noirceur mordorée accolés l'un à l'autre, ces grandes araignées censées vivre en principe dans les zones arides et semi-arides, outre qu'elles jouissent d'une cuticule renforcée et d'une *énorme* paire de chélicères (tantôt orange, tantôt rouge vif, et quelquefois divisées d'une manière bizarre en tronçons par de fins anneaux noirs) que prolongent deux sinistres crochets, sont aussi pourvues de longues pattes crustacéennes (orangées et légèrement translucides) que parsèment des poils sensoriels, ainsi que de longs pédipalpes qui donnent l'impression qu'elles ont cinq paires de pattes au lieu de quatre. Pourquoi, depuis l'époque lointaine de sa découverte, cette araignée (mais est-ce *réellement* une araignée ?) inspirait-elle chez tout être humain qui l'observait pour la première ou la dixième fois une sensation de monstruosité absolue ? une aversion et une peur presque

MEGALOPOLIS

incontrôlables ? Encore une fois, je n'aurais su le dire. Peut-être cela est-il dû à sa morphologie extraordinaire, inouïe, unique en son genre — avec son abdomen insectoïde en fuseau, son unique paire d'yeux extrêmement rapprochés, ses pattes identiques à celles du scorpion ou du crabe, ses chélicères exagérément massives et colorées... Ou plutôt, pour frôler un peu plus un soupçon de vérité, peut-être cela résulte-t-il de l'impression de *jamais vu*, de total inconnu, que suscite l'assemblage composite de ces différents éléments. Un assemblage inédit, saisissant, et comme *inadmissiblement* incohérent, qui fait qu'il émane d'elle quelque chose de proprement *supraterrestre*, plein d'une étrange horreur que n'égale jamais la vision d'aucune autre espèce d'araignée, quelle qu'elle soit. Cette araignée serait-elle une néphile ou une mimétide, une mésothèle ou une dolomède, une ségestrie ou un oxyope, une dysdère des plus effroyables ou un invraisemblable amblypyge — encore plus crustacéenne et xénomorphe, mais cependant, allez savoir pourquoi, nettement moins horrifiante dans la somme de ses composants ; et appartiendrait-elle même (ainsi que la dysdère) à la famille des solifuges, qui englobe pourtant nombre d'espèces hideuses. Quoi qu'il en fût, de voir pour la première fois *pour de vrai* ce genre d'arachnide eût déjà suffi à ce que je

SATANACHIAS

maudisse pour la énième fois l'Univers et tous ses principes, dont la *mauvaise fortune*, qui m'infligeait une telle épreuve alors que je vivais un moment aussi crucial. Mais comme si cela ne suffisait toujours pas à assouvir l'inimitié que *la Vie* concevait contre moi, je ne fus pas sans remarquer qu'à mesure que j'avançais avec précaution les araignées-chameaux devenaient *davantage* volumineuses : la plupart d'entre elles avaient maintenant un corps aussi gros et aussi long que celui d'une zibeline ou d'un lièvre, et, avec leurs grandes pattes, elles atteignaient facilement une envergure de cinquante à soixante centimètres. C'en était trop pour un seul homme — qui plus est pour un homme qui avait subi depuis plusieurs mois toutes sortes d'événements traumatisants et insensés. Je sentais que j'étais arrivé à bout de nerfs ; que les ressorts qui m'avaient permis de maintenir jusque-là une once de sang-froid, de contrôler tant bien que mal mon sentiment d'effroi, étaient en train de lâcher l'un après l'autre ; de se rompre d'une façon inexorable. Outre le fait que la haine sourde que je nourrissais depuis toujours contre *le Monde*, et qui s'accroissait cette nuit-là dans des proportions inimaginables, menaçait de renverser d'un instant à l'autre toutes mes digues internes ; de m'ulcérer d'amertume et de rage en me poussant au coup de sang. Aussi —

MEGALOPOLIS

c'était inéluctable — lorsque les *camel spiders* se mirent à *ramper vélocement vers moi de tous côtés*, je perdis la tête : fonçant droit devant moi en hurlant et en faisant tournoyer dans les airs mon long tube de métal tel un samouraï fou, je semais la mort alentour en écrasant (avec chaque fois le bruit d'une poire blette explosant sur du bitume) les monstrueuses araignées-chameaux qui ne cessaient d'affluer, toutes plus énormes les unes que les autres. Définitivement submergé par une vague de terreur comme je n'en avais jamais connue jusque-là, fût-ce aux heures les plus sombres de mon séjour forcé dans la cité maudite, je courais à perdre haleine le long de la sente sinueuse, les poumons en feu, en ne cessant de hurler et d'abattre tout autour de moi, au paroxysme de l'horreur, mon arme de fortune, provoquant la mort de dizaines et de dizaines de *camel spiders* qui, de manière visible, ne désiraient qu'une seule chose : me remplir de venin et me mastiquer jusqu'à l'os. Hurlant en frappant, frappant en hurlant, j'éclatai en produisant des bruits à soulever le cœur ces maudits arachnides qui, en dépit du carnage que je faisais dans leurs rangs, s'opiniâtraient à surgir des bords herbeux et broussailleux du sentier afin de ramper vers moi — afin de m'enfoncer leurs répugnantes chélicères dans la chair. Mais elles n'y parviendraient pas, car,

SATANACHIAS

outre que la terreur que j'éprouvais me plongeait dans un état second propice à une perception suraiguë de tous les mouvements qui avaient lieu alentour, les flots d'adrénaline qui se déversaient de façon ininterrompue dans mon corps décuplaient mes réflexes, mon adresse et ma force. C'est avec une vigueur surhumaine au sens propre, une vitesse et une dextérité stupéfiantes, que je maniais mon tube de métal — pas une seule seconde ne s'écoulait, à de certains moments, que je n'écrase mon arme métallique sur l'exosquelette chitineux de ces monstres transbahutés du Moyen-Orient ou d'ailleurs par le jeu du commerce mondial, et qui avaient si remarquablement tiré profit des divers agents tératogènes et mutagènes qui altéraient le territoire sur lequel s'étendait chaque jour davantage — telle une métastase tumorale — la mégalopole. Dans la nuit de brouillard jaune et rouille aux phosphorescences délétères je fonçais tel un buffle en état de panique à travers les friches, ne cessant de jouer de mon tube de métal et d'abattre à chaque instant sous sa masse foudroyante ces abominables araignées mi-crustacéennes mi-scorpioïdes qui, avec une glaçante obstination, se précipitaient dans ma direction. Puis advint le moment où les *camel spiders* se firent plus rares et où celles qui m'agressaient encore présentèrent un volume amoindri, presque

MEGALOPOLIS

revenu à la normale. Mais à dire la vérité je ne m'en rendais même pas compte, dans mon état de terreur toujours aussi paroxystique.

Ce ne fut que lorsque j'eus débouché sur un grand champ en pente douce (récemment labouré, il puait les engrais de synthèse et les produits phytosanitaires) que je cessai peu à peu de faire tournoyer mon tube de métal, de pousser des hurlements rauques, puis de courir ; dès lors, je fus conscient que j'étais sauvé — sauvé d'une manière définitive. Le bras droit sévèrement endolori à force d'avoir frappé chaque fois les araignées-chameaux avec une puissance telle que mon tube métallique avait heurté violemment le sol (à présent ledit tube se trouvait empoissé aux trois quarts d'une sorte de mucilage viscéral, d'une espèce de bouillie blanchâtre nuancée de rose et de vert aux émanations fétides), je ressentis impromptu un immense sentiment de joie ; un bref instant, j'envisageai même l'avenir avec un certain optimisme. Après quoi, ne pouvant me résoudre à m'accorder quelques minutes de repos tellement j'avais hâte d'en finir avec la cité maudite, de conjurer une fois pour toutes le mauvais sort, je repris ma route. Je jetai le tube de métal, désormais inutile, puis, marchant à grands pas, coupai à travers champs (lesquels consistaient en un

SATANACHIAS

mélange de terres cultivées et en jachère ; les terres tantôt retournées exhalant une puanteur suffocante due à l'abus, là encore, d'engrais, d'herbicides, de fongicides et d'insecticides par les industriels de l'agriculture, ceci dans le dessein de faire rendre quelque chose — assez souvent en vain — à ces sols depuis longtemps appauvris et infertiles). Au bout de trois ou quatre kilomètres, tandis que l'aube commençait déjà à poindre et que des taches d'un rosâtre sale coupé avec un jaune pisseux s'épanouissaient à l'est telles des ecchymoses en voie de résorption, j'atteignis enfin les confins de la mégalopole, les nerfs de nouveau à fleur de peau et la peur au ventre — une autre sorte de peur que celle que j'avais auparavant éprouvée : moins intense, mais bien plus insidieuse. Comme j'allais en franchir les limites une meute étrangement silencieuse de chiens de garde et de combat me barra comme prévu le chemin de façon résolue, les bêtes m'épiaient de leurs yeux quasi humains aux lueurs mauvaises. Alors je fis feu à plusieurs reprises sur celles qui se trouvaient les plus proches de moi, puis rechargeai rapidement mon arme. Le reste de la meute s'était toutefois enfui en aboyant de fureur et de dépit. Plus de rottweilers, de pitbulls ou de mastiffs alentour : j'étais donc — une fois encore — sauvé... ? Je sentis alors tout mon corps vibrer d'une formidable euphorie ; me

MEGALOPOLIS

sentis rajeunir, et bouillonner d'énergie nouvelle, de seconde en seconde. Et, tel un empereur vainqueur qui eût franchi les portes du palais de son ennemi vaincu, j'amorçai le franchissement de l'invisible frontière qui circonscrivait la cauchemardesque mégalopole — que j'allais laisser pour toujours derrière moi. Oh ! comme je débordais d'espérance et de vie à ce moment-là... ! Dussé-je vivre mille ans, jamais plus, non, jamais plus ! je ne connaîtrais à nouveau une telle sensation d'infinie liberté et d'indicible joie ! — Tout à coup des singes cynocéphales bondirent sur moi de toutes parts, me désarmèrent en un clin d'œil, lacérèrent puis arrachèrent mes vêtements, me giflèrent et me griffèrent en se moquant de moi, et, jacassants et hurlants, excités d'une manière inimaginable, entreprirent de me porter à bout de bras sur des kilomètres. Pour finir ils stoppèrent avec des gestes impérieux le premier transport en commun qu'ils croisèrent et intimèrent au conducteur, avec force mimiques et glapissements à l'appui, de nous emmener directement jusqu'à l'hyper-centre de la cité maudite.

Ces milliers de personnes (appartenant pour l'essentiel à la populace) m'attendaient-elles ? Avaient-elles appris depuis peu que j'allais atterrir

SATANACHIAS

là ? Cela ne se pouvait pas, assurément ? Toujours est-il qu'elles m'accueillirent avec des acclamations et des éclats de rire railleurs ; des quolibets, des invectives et des crachats ; des applaudissements d'ironie et de dérision, et, surtout, des sourires de mépris hargneux et des menaces de mort... Encore sous l'escorte des cynocéphales, je fus longtemps contraint de marcher au milieu de ces foules vociférantes que j'avais de tout temps exécrées (et qui, à sentir la chose, me le rendaient bien, d'ailleurs). Sous les jets de salive morveuse, les huées et les lazzis de mes « concitoyens », je tournais en rond telle une bête de somme assommée de stupeur. Alors certains individus (les meneurs, peut-être ?) se détachèrent de la foule et exhibèrent sous mes yeux un nourrisson-mutant acéphale. Ensuite de quoi ils lui ouvrirent le ventre au moyen de cisailles de ferblantier, fouillèrent à mains nues dans ses entrailles cependant qu'il gigotait toujours, et en extirpèrent quelque chose qu'ils me tendirent en souriant (comme s'il se fût agi de leur part d'un geste de commisération, voire de concorde) : c'était le cœur sanglant et encore palpitant du petit monstre. Je le pris au creux de mes mains, puis, en regardant avec attention toutes ces figures bestiales qui en faisaient de même, pleurant de honte et de rage impuissante, je le mangeai lentement. Et je ne vomis point, moi qui

MEGALOPOLIS

avais tant vomi les us et coutumes des populations de la mégalopole — non, je ne vomis point en mangeant le cœur du bébé-mutant acéphale.

